

## La Tragédie de l'Émancipation féminine

Je commencerai par une affirmation : laissant de côté toutes les théories politiques et économiques, les distinctions de classes et de races, les frontières tracées artificiellement entre les droits de la femme et ceux de l'homme, je maintiens qu'il est un point où ces divergences peuvent se rencontrer et se fondre dans un tout parfait.

La paix ou l'harmonie entre les sexes et les individus ne dépend pas nécessairement d'un nivellement superficiel des êtres humains ; elle n'exige pas non plus l'élimination des particularités et des traits individuels. Le problème que nous avons à envisager aujourd'hui et qu'un avenir rapproché aura à résoudre est celui-ci : comment être soi-même et cependant se trouver en unité avec autrui, comment se sentir en profonde communion avec tous les êtres humains et conserver intactes ses qualités caractéristiques ? Ce me semble être le terrain sur lequel pourraient se rencontrer sans antagonisme et sans opposition et la masse et l'individu, et le vrai démocrate et l'individualiste véritable, et l'homme et la femme. La formule ne doit pas être : se pardonner l'un l'autre, mais bien : se comprendre l'un l'autre. La phrase si souvent citée de M<sup>me</sup> de Staël : « tout comprendre, c'est tout pardonner » ne m'en a jamais particulièrement imposé ; elle sent le confessionnal ; pardonner autrui évoque l'idée d'une supériorité pharisaïque. Comprendre son prochain suffit et c'est cette affirmation qui incarne en partie mes idées sur l'émancipation de la femme et ses effets sur son sexe tout entier.

Son émancipation devrait donner à la femme possibilité d'être humaine dans le sens le plus vrai. Tout ce qui en elle réclame la soi-affirmation et l'activité devrait atteindre son expression la plus complète ; et on devrait débarrasser de toutes les traces des siècles de soumission et d'esclavage la route qui mène à une liberté plus grande.

Ce fut le but originel du mouvement en faveur de l'émancipation féminine. Mais les résultats obtenus jusqu'ici ont isolé la femme et l'ont dépouillée des sources d'un bonheur qui lui est si essentiel. L'émancipation extérieure a simplement fait de la femme moderne un être artificiel qui fait penser aux produits de l'arboriculture française avec ses arbres et ses arbustes fantaisistes taillés en pyramides, en cônes, en cubes, etc. Et c'est spécialement dans la soif d'une sphère intellectuelle de notre vie qu'on peut rencontrer en grand nombre ces plantes féminines artificielles.

La liberté et l'égalité pour la femme ! Que d'espérances et d'aspirations ces mots ont éveillé lorsqu'ils ont été prononcés pour la première fois par quelques-uns des cœurs les plus nobles et les plus braves de nos jours. Le soleil, dans toute sa gloire et dans tout son éclat, allait se lever sur un nouveau monde où la femme serait libre d'orienter sa propre destinée, — but certainement digne de l'enthousiasme, du courage, de la persévérance, de l'effort incessant de la cohorte de pionniers des deux sexes qui risquèrent tout pour se dresser contre un monde pourri de préjugés et d'ignorance.

Mes espérances également tendent à cette fin, mais je maintiens que l'émancipation de la femme, telle qu'on la pratique et qu'on l'interprète aujourd'hui, a totalement échoué. La femme, actuellement, se trouve dans la nécessité de s'émanciper de l'émancipation si elle désire s'affranchir. Ceci peut sembler paradoxal, ce n'est pourtant que trop exact.

Qu'a-t-elle obtenu grâce à son émancipation ? Le droit de vote dans quelques Etats. Ce résultat a-t-il purifié la vie politique comme l'avaient prophétisé de nombreux protagonistes du suffrage féminin ? Certes non. En passant, il est réellement grand temps que les personnes douées d'un jugement sain et clair cessent de parler de la « corruption dans le domaine politique » sur un ton de salon bien pensant. La corruption, en politique, n'a rien à faire avec la morale ou le relâchement moral de diverses personnalités politiques. Son origine est purement matérielle. La politique est le reflet du monde commercial et industriel dont voici les devises : « il y a plus de bonheur à prendre qu'à donner », « achetez bon marché et revendez cher », « une main sale lave l'autre. » Il n'y a pas à espérer que la femme pourvue du droit de vote purifie jamais l'atmosphère politique.

L'émancipation a fait de la femme l'égal économique de l'homme ; c'est-à-dire qu'elle peut choisir sa profession ou son métier. Mais comme son éducation physique passée et présente ne l'a pas douée de la force nécessaire pour concurrencer l'homme, elle est souvent obligée de consumer toute son énergie, d'épuiser sa vitalité et de tendre tous ses nerfs à l'excès pour atteindre sa valeur marchande. Très peu même y parviennent, car c'est un fait reconnu que les institutrices, les doctresses, les femmes architectes et ingénieurs ne sont pas accueillies avec la même confiance que leurs collègues masculins et que souvent elles ne reçoivent pas une rémunération équivalente à la leur. Et pour celles qui atteignent cette égalité trompeuse, c'est généralement aux dépens de leur bien-être physique et psychique. Quant à la grande masse des ouvrières, quelle indépendance ont-elle gagnée en échangeant l'étroitesse de vues et le manque de liberté du foyer pour l'étroitesse de vues et le manque de liberté de l'usine, de l'atelier de confection, du magasin ou du bureau ? Qu'on y ajoute pour nombre de femmes le souci de retrouver un chez elle froid, sec, en désordre et inaccueillant, au sortir de leur rude tâche journalière. Glorieuse indépendance en vérité ! Rien d'étonnant à ce que des centaines de jeunes filles se montrent si empressées d'accepter la première offre de mariage qui se présente, dégoûtées et lasses qu'elles sont de leur « indépendance » derrière un comptoir, une machine à coudre ou une machine à écrire. Elles courent le mariage tout autant que les jeunes filles de la classe moyenne qui aspirent à rejeter le joug de l'autorité parentale. Une indépendance qui aboutit au gain d'une subsistance médiocre n'est si attirante ni si idéale qu'on puisse attendre de la femme qu'elle s'y sacrifie. Après tout, notre indépendance si hautement vantée n'est qu'une méthode lente d'endormir et d'étouffer la nature féminine dans ses instincts de l'amour et de la maternité.

L'étroitesse de la conception existante de l'indépendance de la femme et de son émancipation ; la crainte d'aimer un

homme qui n'est pas son égal au point de vue social ; la crainte que l'amour la dépouillera de sa liberté ou de son indépendance ; la terreur que l'amour ou la joie de la maternité nuise à l'exercice de sa profession ; — toutes ces appréhensions font de la femme moderne émancipée une vestale par force, devant laquelle passe la vie — avec ses grandes douleurs qui purifient et ses joies profondes qui ravissent — sans que son âme en soit touchée ou entraînée.

L'émancipation féminine telle qu'elle est comprise par la majorité de celles qui l'acceptent ou l'exposent, occupe un horizon trop rétréci pour laisser place à l'expansion, en pleine liberté, aux émotions profondes de la femme véritable : amante et mère. Or, s'il est vrai que la femme économiquement ou se subvenant à elle-même surpasse sa sœur des générations passées dans la connaissance du monde et de la nature humaine, c'est précisément à cause de cela qu'elle ressent profondément l'absence de l'essentiel à la vie : l'amour, qui peut seul enrichir l'âme humaine et faute duquel la majorité des femmes sont devenues de simples automates professionnels.

Tout mouvement qui vise la destruction des institutions existantes et leur remplacement par quelque chose de plus avancé, de plus parfait, compte des partisans, lesquels, théoriquement, défendent les idées les plus radicales, mais dans la pratique de la vie quotidienne ne dépassent pas le Philistin moyen, feignent d'être respectables et recherchent la bonne opinion de leurs adversaires. On trouve ainsi des socialistes, voire des anarchistes, qui exposent l'idée que « la propriété, c'est le vol » mais qui s'indigneraient que quelqu'un leur doive la valeur d'une demi-douzaine d'épingles.

On rencontre des Philistins du même genre dans le mouvement féministe. Les journalistes jaunes et les littérateurs à la mie de pain ont tracé de la femme émancipée des tableaux à faire se dresser les cheveux du bon citoyen et de sa morne compagne. On dépeignait chaque adhérente au mouvement comme une George Sand sous le rapport de son mépris pour la moralité. Rien ne lui était sacré. Émancipation féminine devenait synonyme d'une vie de débauche et de luxure, asociale, areligieuse, amoral. Les partisans des droits de la femme s'indignèrent d'une telle caricature ; manquant d'humour, elles mirent toutes leur énergie à prouver qu'elles n'étaient pas aussi mauvaises qu'on les dépeignait, mais tout le contraire. Certes, aussi longtemps que la femme avait gémi sous le joug de l'homme, elle ne pouvait être ni bonne ni pure. Mais à présent libre et indépendante, elle entendait montrer combien bonne elle pourrait être et prouver que son influence aurait un effet purifiant sur toutes les institutions de la société !

Le mouvement grandiose en faveur d'une émancipation réelle n'a pas trouvé sur son chemin une grande race de femmes capables de regarder la liberté en face. Leur point de vue puritain, hypocrite, bannit l'homme de leur vie émotionnelle comme un perturbateur et un suspect ; c'est tout juste si on l'a toléré comme père de l'enfant, parce qu'on ne pouvait guère s'en passer. Heureusement que les puritains les plus rigides ne seront jamais assez forts pour tuer l'aspiration innée à la maternité. Or, la liberté de la femme est étroitement liée à celle de l'homme ; et nombre de mes sœurs soi-disant émancipées paraissent négliger le fait qu'un enfant né dans la liberté réclame l'amour et le dévouement de tous les êtres humains qui l'environnent, de l'homme comme de la femme. Malheureusement, c'est cette conception étroite des relations humaines qui a produit la tragédie qui se joue dans les vies des femmes et des hommes contemporains.

Une riche intelligence et une belle âme sont généralement considérées comme les attributs nécessaires d'une personnalité noble et bien trempée. En ce qui concerne la femme moderne, ces attributs servent d'obstacles à la complète affirmation de son être. Voilà bien plus d'un siècle que l'antique et biblique formule du mariage « jusqu'à ce que la mort les sépare » a été dénoncée comme une institution impliquant souveraineté de l'homme sur la femme, soumission absolue de cette dernière à ses caprices et à ses ordres, sa dépendance complète et pour le nom et pour l'entretien. Maintes et maintes fois, on a prouvé irréfutablement que les vieilles relations matrimoniales réduisaient la femme aux fonctions de domestique de l'homme et de procréatrice de ses enfants. Et cependant nous rencontrons nombre de femmes émancipées qui préfèrent le mariage, avec toutes ses imperfections, à l'isolement d'une vie de célibat : vie restreinte et insupportable à cause des préjugés moraux et sociaux qui mutilent et lient la nature féminine.

L'explication de pareille inconséquence de la part de maintes femmes avancées provient du fait qu'elles n'ont jamais compris véritablement ce que signifie l'émancipation. Elles se sont imaginées qu'elles avaient tout accompli en se rendant indépendantes des tyrannies extérieures. Les conventions éthiques et sociales, les tyrans intérieurs bien plus dangereux pour la vie et la croissance individuelles, on les laisse se soigner tout seuls. Et ils paraissent occuper une place aussi considérable dans les têtes et les cœurs des plus actives de nos propagandistes féministes que dans les têtes et dans les cœurs de nos aïeules.

Qu'importe que ces tyrans intérieurs se présentent sous la forme de l'opinion publique ou de ce qu'en dira maman ou ma tante — ou les voisins, le père la Pudeur, le patron ou le Conseil de discipline ?... — Jusqu'à ce que la femme ait appris à défier tous ces grognons, tous ces « détectives » moraux, tous ces geôliers de l'esprit humain, — jusqu'à ce qu'elle ait appris à demeurer ferme sur son terrain et à insister sur l'exercice de sa liberté propre, sans restrictions, d'écouter la voix de sa nature, soit qu'elle l'appelle au plus grand trésor de la vie : le droit de mettre un enfant au monde — jusque là elle ne peut s'appeler émancipée.

Dans un de ses livres, un romancier moderne a essayé de dépeindre la femme idéale, belle, émancipée. Cet idéal s'incarne dans une jeune fille, une doctresse. Elle discute avec beaucoup d'habileté et de sagesse sur la manière d'élever les enfants ; elle est charitable et fournit gratuitement des médicaments à de pauvres mères. Elle converse avec un jeune homme qu'elle connaît sur les conditions sanitaires de l'avenir et explique comment les bacilles et les germes seront exterminés par l'emploi des parquets et des murs en pierres, par la disparition des tapis et des rideaux. Elle est, naturellement, habillée très simplement, très pratiquement, en noir. Le jeune homme qui, à leur

première rencontre, avait été intimidé par le savoir de son amie émancipée, apprend graduellement à la comprendre et s'aperçoit un beau jour qu'il l'aime. Ils sont jeunes ; elle est bonne et belle, et bien que rigide en tenue, un coï blanc immaculé et des manchettes adoucissent son aspect sévère. On s'attendrait à ce qu'il l'entretienne de son amour, mais ce n'est pas quelqu'un à commettre des absurdités romantiques, certes non. Voici qu'il impose silence à la voix de sa nature et reste correct. Elle, de même, continue à se montrer exacte, raisonnable, bien élevée. Je crains bien, s'ils s'étaient unis, que le jeune homme eût risqué de geler viv. J'avoue que je ne vois rien de grandiose dans cette « nouvelle beauté », aussi froide que les murs et les parquets auxquels elle rêve. Je préfère les ballades amoureuses des siècles romantiques, Don Juan, les enlèvements au clair de lune, les échelles de corde, les malédictions paternelles, les gémissements de la mère et les commentaires des voisins indignés, à cette correction et à cette netteté mesurées au cordeau. Si l'amour ne sait pas comment donner et prendre sans restrictions, ce n'est pas de l'amour mais une transaction qui ne manque jamais de considérer en premier lieu le bénéfice ou la perte qui doit résulter de l'opération.

Le salut réside dans une marche énergique vers un avenir plus brillant, plus clair. Ce qu'il nous faut, c'est nous dégager des vieilles traditions, des habitudes désuètes, puis aller de l'avant. Le mouvement féministe n'a accompli que le premier pas dans cette direction. Il faut espérer qu'il gagnera assez de force pour en faire un second. Le droit au vote, aux capacités civiques égales peuvent constituer de bonnes revendications, mais l'émancipation réelle ne commence pas plus à l'urne qu'à la barre. Elle commence dans l'âme de la femme. L'histoire nous dit que c'est par leurs propres efforts qu'à toute époque les opprimés se sont réellement délivrés de leurs maîtres. Il est de toute nécessité que la femme retienne cette leçon : que sa liberté s'étendra jusqu'où s'étend son pouvoir de se libérer elle-même. Il est donc mille fois plus important pour elle de commencer par sa régénération intérieure, de laisser tomber le faix des préjugés, des traditions, des coutumes. La revendication des droits égaux dans tous les domaines de la vie est équitable et juste, mais, somme toute, le droit le plus vital c'est celui d'aimer et d'être aimée. Si l'émancipation féminine partielle doit se transformer en une émancipation complète et véritable de la femme, c'est à condition qu'elle fasse litière de la notion ridicule qu'être aimée, être amante et mère, est synonyme d'être esclave ou subordonnée. Il faut qu'elle se débarrasse de l'absurde notion du dualisme des sexes, autrement dit que l'homme et la femme représentent deux mondes antagonistes.

La mesquinerie sépare ; la largeur réunit. Soyons larges et généreuses. Une conception véritable des relations sexuelles n'admet ni vainqueur ni vaincu ; elle ne reconnaît qu'une chose : le don de soi, illimité, afin de se retrouver plus riche, plus affirmée, meilleure. Cela seul peut combler le vide et transformer la tragédie de l'émancipation féminine en une joie, une joie sans bornes.

(Traduit par E. Armand.)

EMMA GOLDMAN.

MARIANNE-RAUZE : L'Anti-guerre. Essai d'une Doctrine et d'une Philosophie de l'Antimilitarisme. Franco 5 fr. 25 (recommandé 5 fr. 65).

## Chant de révolte

La liberté, c'est le changement ;  
Lorsque la lave se durcit, c'est qu'elle n'est plus libre ;  
Lorsque la rivière coule, nonchalante, c'est qu'elle est liée  
par les chaînes de la glace ;  
Qui s'arrête stagne.

La Liberté vit uniquement par l'action, par le mouvement ;  
La Vie coule, croît, change,  
Il n'est que la mort qui reste tranquille.

Ce qui est jeune et libre  
Crée toujours ;  
N'est jamais pris ni retenu dans le canal de sa propre forme ;  
N'est jamais alourdi par le poids de sa coquille, comme l'es-cargot ;

N'imite pas l'huître ; la saine, sauve, sempiternelle huître.

La vie aime ceux qui ne tiennent compte de rien. Oh oui !

Que sont les chartes, les constitutions ?

Que sont les institutions ? —

Si non de vieilles coquilles que la vie rejette sans cesse ?

Des fossiles, reliques d'une vie morte ?

Des squelettes de vies, d'années mortes

Sur lesquels la vie jeune

Passé sans s'arrêter, se succédant en plastiques générations,

Et qu'elle brise, inconsciente, sous ses pieds ?

La vérité ne peut pas habiter toujours la même forme,

Pas plus que la vie ne peut habiter un même corps !

Il faut de nouveaux corps pour que la vérité y vive :

Que les corps usés aillent se consumer dans les cimetières

du temps !

Allons-nous garder des cadavres dans la maison ?

Mais non — mieux vaut les enfouir dans le sol

Pour nourrir les racines de la vie !

La vie est le Grand Iconoclaste : —

La vie est plus fluide que le Feu :

La vie est l'éternelle Révolution !

C'est pourquoi, camarades, en avant !

Brisez, mettez en pièces, créez :

Ne respectez rien,

N'épargnez rien,

Ne chérissez rien,

Mais sauvez la création éternelle,

Flux éternel, éternelle naissance,

Révolution, rébellion —

La vie qui est la Révolution !

La vie qui est l'Anarchie.

E. MERRILL ROOT.

E. ARMAND. — A l'Encontre du bon sens. — Thèse en un acte, tirage soigné et restreint sur papier bouffant, couverture épaisse : 65 cent. franco.

## Je ne demande rien...

Je ne demande rien que le baiser du sommeil —

D'un sommeil pur aux joues de rose, sur le sein duquel

Mon esprit lassé pourrait trouver un repos éternel ;

L'oubli de la pensée cruelle dans les profondeurs de l'assoupissement.

Oh ! je voudrais boire à la coupe du silence et ensevelissant

Mon cœur vide, le tenir à la disposition de la Beauté, puis

Libérée de l'éternelle angoisse du terrestre,

Moissonner de l'extase dans les vastes champs interstellaires.

Les âges pantelants me tiennent sous leur emprise.

Je suis lasse de ma propre entité.

Je souffre d'une douleur multiple —

Tragique héritage de ma mortalité.

Que je serais heureuse de n'avoir plus à saluer

Le retour de l'antique aurore et de sommeiller — éternellement !

Blanche SHOEMAKER WAGSTAFF.



## ULTIME BONTÉ

Le soleil jetait sur le paysage de lourds rayons. Des cultures monotones s'étendaient au loin, sans nulle ombre, sans nul abri, champs de blé à la cime d'or ondoyante, champs de betteraves aux larges feuilles d'un vert cru. En long ruban blanc, la route courait au milieu, de temps en temps parcourue par quelques piétons las ou quelques bandes en joie qui s'en allaient à la fête, dans quelque village, par là.

Comme le centre d'un cercle dont la circonférence se formait au loin, bien loin, très imprécise, la ferme jetait une note de grisaille dans l'horizon.

Toute la vie qui la faisait bruir ordinairement, ainsi qu'une ruche par un jour d'été, semblait éteinte. On entendait seulement, par instant, un lent mugissement, ou le jappement d'un chien aboyant en ses rêves.

C'était jour de repos, la ferme était désertée. C'était jour d'assemblée au bourg voisin : la jeunesse emplissait les bals, et, dans les auberges, pères et mères rappelaient leurs exploits du temps passé.

Personne... Mais pourtant... si. Au seuil de la ferme étalant la maison des maîtres sur le bord de la route, une femme, une jeune fille est là, songeuse. Ses yeux semblent se porter sur un au-delà dont ils rayonnent, sa figure respire d'une beauté victorieuse comme à la vue d'un tableau magique, assis, là-bas, sur les nuages.

C'est Jeanne, la fille de ferme ; elle est restée seule en la maison dont elle accepte de bon cœur d'être la gardienne.

Ses vingt ans aiment la solitude ; ses vingt ans ne rient pas aux fêtes du village, et les gars des fermes, et les fils des châteaux papillonnent en vain autour d'elle.

Elle songe alors. Elle revoit tout le passé. Jean l'aimé, qui avait pris son cœur ; le meilleur à son gré, en ce groupe d'anarchistes où ses désirs de liberté l'avaient jetée, elle, la fille d'un communard. Elle revoit toute la lutte faite pour se débarrasser de l'ambiance méchante, des pensées, des préjugés qui tentent de l'écraser ; pour se débarrasser même de la morale étroite du père rêvant une liberté châtée.

Elle revoit l'alliance libre, avec l'élu, aux cris de la meute étroite du quartier, précheuse de raisons d'intérêts, près des raisons d'amour ; puis la conscription néfaste, qui jeta le dévolu sur son amoureux ; la fuite de celui-ci vers la frontière, afin d'éviter l'affront sanglant de la livrée, le port du fusil contre d'autres souffrants.

Enfin son départ de ce laid Paris, où elle n'était plus que la femme de l'insoumis, du sans-patrie. Son arrivée, après de longues marches, en cette ferme où, forte fille, elle s'était mise au dur labeur de la terre ; son acceptation par ce monde de paysans, vaincu à la voir si vaillante à la peine, si douce à tous, qu'elle n'était plus la Parisienne comme aux premiers jours, mais la fille de la maison respectée et crainte quand même, pour ce qu'elle paraissait tout savoir, pour les idées bizarres et grandes qu'elle émettait.

Par-dessus tout, elle voyait l'idée enfin concrétisée, victorieuse de l'humanité, l'ère de Justice enfin vécue.

Mais, comme ses yeux s'égarèrent sur la grande route, elle fut de suite rappelée à la triste réalité, à la vie mauvaise, maîtresse des heures présentes. Pénillement s'avancait un homme en haillons ; la besace habituellement portée courbait son épaule, et la jambe, douloureusement, se traînait. Il venait en droite ligne vers la ferme, mais d'un pas mal assuré ; la main droite serrait nerveusement un bâton, en crainte des chiens, valets bien disciplinés, hurlant aux chausses des pauvres.

Jeanne le regardait venir : elle pensait à cet autre, aussi malheureux sans doute, en son exode en les pays lointains. Une douce affection lui venait pour ce misérable, en dehors de la norme des trop honnêtes gens.

Et quand il fut près d'elle, avant que sa voix un peu pleurarde eût jeté le traditionnel : « Un verre d'eau s'il vous plaît », elle s'était effacée, laissant libre la baie de la porte, l'invitant d'un geste doux et large.

Il se jeta, plutôt qu'il ne s'assit, sur le siège qu'elle lui tendait et ses yeux se promènèrent sur cet intérieur tranquille, reflétant un ravissement étonné de cet accueil si hospitalier.

Le regard de Jeanne avait couru de sa tête poudreuse à ses pieds saignants ; et, vive, alerte, elle avait posé près de l'homme le nécessaire pour les ablutions.

Il l'avait remerciée d'un geste, ne trouvant aucun mot pour lui dire les impressions étrangement douces qu'il ressentait.

Ses pauvres pieds endoloris reposaient en l'eau fraîche, et sa figure débarrassée de la poudre des chemins, lui donnait un air moins triste, que déjà près de lui une serviette, posée sur un coin de la table de famille, était recouverte d'une collation.

Le pain bis s'offrait, le jambon arrondissait sa panse et, tout près, une bouteille couverte de buée, invitait à la soif.

Il but, il mangea sans réfléchir, seulement heureux de l'heure présente. Puis, quand son besoin fut satisfait, il sentit il ne savait quel désir de causer, de raconter ce qu'il était. Immédiatement, Jeanne le mit à l'aise, et alors, il dit, tout heureux enfin de ne pas mentir.

Il avait trente ans ; pour quelques vétilles, soldat, il avait été jeté aux travaux publics ; revenu dans son pays, sans métier, avec ce lourd passé qui lui fermait les portes, il devint paria, il prit pour vivre où il put : la Justice le jugea bon pour la prison.

Depuis lors, il vagabondait par les chemins, sans feu ni lieu, vivant des aubaines, par ci, par là, des poulets égorgés en quelque coin de haie, des fruits maraudés en quelque clos.

Elle l'écartait, prise d'une infinie tristesse, d'un désir de lui être bonne, de lui être douce, de porter en cette rencontre, la suprême satisfaction à tous ses besoins.

Comme il ne parlait plus, restant rêveur, elle lui offrit le gîte en l'écurie pour reposer ses membres las. Il accepta avec joie. La paille fraîche se faisait tentante, il s'y étendit alors qu'elle était encore là.

Alors dans ses yeux, un désir nouveau put se lire, fort, dominant à cette heure, mais sa bouche restait fermée, son esprit ne pouvant le formuler.

Jeanne comprit, elle eut un court moment d'hésitation en pensant, sans doute, à celui de là-bas, à l'exilé. Tout un combat rapide mais terrible, se livra en elle. Les vieux préjugés qui se réveillaient à cette heure, en lutte avec les idées nouvelles de suprême beauté.

Là, près d'elle, les yeux se faisaient pleins de désirs...

Et... lentement, elle se courba, son beau corps se moula, en la litière, ses seins resplendissant de beauté, brisant leur enveloppe, éclorant aux yeux émerveillés et vainqueurs du pauvre hère.

La ferme allait disparaître au tournant de la route ; il la regarda une dernière fois, longuement, comme s'il eût voulu graver en lui les traits de cette oasis si douce, en l'aride désert de la vie.

Sur le seuil de la porte, comme il s'effaçait, elle songea à Jean, l'élu d'amour. Elle se sentit plus grande, plus digne de lui ; elle comprit qu'il la voulait ainsi : libre de tous préjugés, suprêmement forte devant les puissants et les maîtres, suprêmement douce aux révoltés, aux parias.

Comme sa pensée se portait à nouveau par delà les nuages, elle souhaita que son bien-aimé trouvât sur son chemin même beauté, même bonté, et elle resta délicieusement rêveuse.

Albert LIBERTAD.

## Vivre !

Vivre, cueillir des fleurs sur le chemin, en faire une gerbe odorante, respirer leur parfum mêlé avec l'air pur, se sentir pénétré des senteurs printannières, de la douce caresse du soleil... et soudain n'être plus !

Vivre, marcher : le vent, l'amour, la vie gonflant votre poitrine ; regarder tout de vos yeux curieux, admirer montagnes et vallons, gravir, escalader, sauter, courir, de pics en pics, toujours plus haut sur les sommets, plus près du ciel, dans l'immensité blanche... puis un jour s'arrêter à jamais sous la terre !

Vivre, sentir son cœur battre si fort contre sa chair, aimer tout et n'être pas rassasiée d'amour : les oiseaux, les fleurs et la nature, les enfants aux adorables gestes, au sourire divin, que l'on voudrait garder toujours petits sur les genoux, aimer les malheureux, pleurer de leur misère, aimer, aimer infiniment... puis un jour n'aimer plus !

Vivre et vouloir comprendre ; vivre et vouloir savoir ; vivre et vouloir créer ; se pencher, attentive, sur toutes les faces de l'existence, sur tous les angossants problèmes ; se sentir forte, prête peut-être à résoudre une des énigmes posées par le terrible sphinx et s'écrier, joyeuse : « J'ai trouvé ! J'ai compris ! J'ai créé ! J'ai vaincu ! » puis tomber, terrassée, ne plus penser, ne plus chercher, n'être plus !

Vivre, vivre et puis mourir !  
Georgette RYNER.

## Glanes, Nouvelles, Commentaires

### Histoire de Pitcairn

L'histoire de la révolte des marins de la *Bounty* et de leur établissement à Pitcairn, îlot du Pacifique, a tenté plusieurs fois la plume des écrivains. Nous en avons nous-mêmes parlé à plusieurs reprises, croyons-nous ; dans tous les cas, dans le fascicule de juillet-août 1904 de l'*Ère Nouvelle*, sous le titre *Un heureux pays*. Dans son numéro du 15 juin, le « Mercure de France » revient sur le sujet en un long article intitulé *LES SAINTS MUTINS DE PITCAIRN*, dont on garantit l'authenticité, les renseignements ayant été puisés sur place. Nous donnons ci-dessous le résumé de cette histoire, qui comporte plus d'un enseignement. On ne saurait oublier en la parcourant, que les révoltés de la *Bounty* ne constituaient ni une élite, ni une sélection. Cela fait comprendre bien des événements de ce récit.

« L'équipage d'un navire de guerre anglais, la *Bounty*, parti à Taïti en 1787, se révolta au retour contre son capitaine ; une partie des marins après s'être rendus maîtres du navire abordèrent dans l'île de Tubuai. L'accueil plutôt froid des indigènes, le regret des voluptés goûtées précédemment à Taïti incitèrent les mutins à repartir à la recherche de compagnons. Ils en ramènèrent à grand-peine. La petite colonie qu'ils formèrent à leur retour à Tubuai fut heureuse pendant les premiers jours, mais la discorde éclata bientôt à cause du nombre insuffisant des femmes. Rivalités, farouches corps à corps, tentatives d'enlèvement, querelles terminées à coups de fusils et de canons, telle fut l'existence de la pauvre société jusqu'au jour où, hanté par les délicieux souvenirs de Taïti, un groupe se forma pour rejoindre l'île bienheureuse. On quitta donc Tubuai, on déposa à Taïti ceux qui le désiraient et on repartit à l'aventure. Au bout d'un mois la *Bounty* arriva devant une terre qu'on crut reconnaître pour Pitcairn.

L'impression au débarquement fut excellente. Nulle trace d'habitants, des riantes vallées, des arbres en abondance. On construisit des cases, on cultiva le sol excessivement fertile, et pendant un an tout marcha à souhait. La population comprenait alors huit blancs, six indigènes taïtiens et douze femmes. Malheureusement les sujets anglais traitèrent en inférieurs leurs compagnons polynésiens, ils les forcèrent au travail et devinrent pour eux de vrais tyrans. Un beau jour les Taïtiens perdirent patience, assaillirent leurs maîtres et en tuèrent plusieurs. Puis à maintes reprises et pour le même motif : la possession des femmes, surgirent des massacres entre colons qui les décimèrent... Quatre hommes seulement échappèrent à la mort ; ils asservirent à leur gré les femmes, qui, révoltées des mauvais traitements, tentèrent en vain une évasion. L'un des survivants de la *Bounty* ne s'avisait-il pas de fabriquer un alcool, et voilà l'ivresse qui terrasse ses compagnons ; la bête en chacun d'eux se réveille, les rixes éclatent, enfin l'inventeur se lance du haut d'un rocher dans une crise de folie furieuse. Les colons sont guéris de l'ivresse, mais ce n'est pas encore la fin des maux qui accablèrent Pitcairn. Deux des hommes se débarrassèrent du troisième en le tuant à coups de hache pour se défendre lorsqu'il voulut s'approprier une de leurs femmes. Là, finit le cauchemar. Une révolution s'opéra dans les mœurs des deux compagnons et ouvre une ère de paix. Bientôt il ne reste plus qu'Adams, le dernier des mutins, âgé de 40 ans, maître du petit peuple composé d'une dizaine de femmes et d'une quinzaine d'enfants. Il a charge d'âmes ; pour les diriger il esquisse une morale toute d'humanité et d'équité. C'est ce qui explique l'émerveillement des navigateurs qui au début du XIX<sup>e</sup> siècle signalèrent la présence d'un peuple de saints à Pitcairn. Chez eux, nulle bigoterie, nulle religion étroite, mais la pratique de la bonté, de la douceur, de l'harmonie la plus parfaite. Pas de pudibonderie, mais de la décence. Une existence patriarcale : au lever on chante des hymnes et l'on se rend au travail : chasse, pêche, occupations agricoles ou ménagères... Ce petit peuple vertueux aurait pu vivre longtemps ainsi si des événements imprévus n'étaient venus détruire ce bonheur si chèrement acheté.

Deux étrangers, se disant naufragés, arrivèrent mystérieusement à l'île ; ils y amenèrent la discorde. Le vieil Adams mourut (1829) et les insulaires privés de guide se conduisirent « comme un troupeau sans maîtres ». En 1831 le gouvernement anglais ordonna de transporter ailleurs la petite colonie et malgré la consternation générale il fallut quitter l'île pour Taïti. Quand les Pitcairniens entrèrent en contact avec les Taïtiens aux mœurs si différentes des leurs, ils furent pris d'un regret tel que beaucoup en moururent. Quelques-uns purent retourner à Pitcairn mais le charme était rompu. De ce contact avec le monde ils sortirent découragés. Ce fut le déclin de la colonie ; un nouvel aventurier survint et divisa pour régner. Dès lors le partage des propriétés fut une source de disputes, la « bébauche et l'ivrognerie ravagèrent en peu d'années toute la jeunesse de l'île. La belle harmonie d'autrefois disparut à tel point que ces pauvres gens finirent par bâtir une prison.

Les descendants des mutins ont enfin trouvé un asile paisible, en 1856, dans l'île de Norfolk alors inoccupée. Le *Marayshire* y amena de Pitcairn 451 personnes (40 hommes, 57 femmes et 54 enfants), chaque famille y reçut 50 acres de terre (20 hectares environ). L'île est actuellement en pleine prospérité, la paix y règne, elle est accueillante aux couples australiens comme l'atteste son surnom « l'île de la lune de miel ».

### L'âge de la Tène

La Tène est une station préhistorique découverte en 1858 et qui se trouve au débouché du lac de Neuchâtel, en Suisse, station sur la destination ou sur l'utilisation de laquelle on n'est pas bien fixé encore. Quoi qu'il en soit, elle a déjà fourni plus de 5.000 objets caractérisés répartis dans une dizaine de musées ou collections. Provenant de cette station, on trouve au musée de Genève une trousse d'outils : lors de sa découverte, elle était encore dans sa housse de cuir. Les outils qui la composent sont tout petits et fins : scies, limes, tranchets, alènes, râpes ; c'est à n'en pas douter une trousse d'artisan travaillant le cuir : corroyeur ou boursier-sellier. Les connaisseurs affirment que non seulement l'identité de ces outils avec ceux employés au Moyen-Âge est frappante, mais que leur ressemblance est encore plus les instruments dont on se sert en Algérie et au Maroc pour le travail et l'ornementation du cuir. Rien de nouveau sous le soleil.

Nous vivons encore dans l'âge de la Tène, voilà le grand fait éducatif, culturel, et de le constater doit ou devrait rendre modestes ceux qui font dater le progrès technologique du XX<sup>e</sup> siècle. Ceux qui se sont occupés de la question reconnaissent que le point de départ du progrès mécanique a été l'invention du pas de vis, donc de la tête fendue et du tournevis, d'une part, de l'érou de l'autre. Depuis, on n'a fait qu'améliorer les détails.

### L'Art théâtral en Soviétique

Nous savons déjà que le gouvernement bolchevique se préoccupait de mettre l'Art théâtral à la portée des ouvriers bolcheviques, c'est-à-dire de rayer des programmes les œuvres de ces « nullités bourgeoises » telles que Chopin, Mozart, Goethe, Shakespeare, etc., qui seront éclipsées par celles d'auteurs telles que Lounatcharski, que, toute question politique à part, les Russes cultivés s'accordent à trouver un « plat écrivain ». Mais Jarl Priel, dans les « Marges », nous apprend que de nouvelles mesures viennent d'être prises par le Comité principal du répertoire, qui sont vraiment atteintes à la liberté des directeurs et des spectateurs qui les subissent : « Le comité, dit la *Pravda*, a établi une liste de 500 pièces environ qu'il se propose d'envoyer aux théâtres de province. Ces œuvres sont réparties en trois groupes. 1<sup>o</sup> Celles dont la représentation est partout autorisée ; 2<sup>o</sup> Celles qui sont autorisées dans les théâtres populaires et de l'armée ; 3<sup>o</sup> Celles qui sont absolument interdites.

Mais voici d'autres mesures plus fâcheuses encore et qui font tristement augurer de la liberté de l'écrivain sur cette terre révolutionnaire : « La représentation de l'*Amour, livre d'or*, d'Alexis Tolstoï est autorisée par le Commissaire du Peuple à l'Instruction publique à condition que soit refait le 3<sup>e</sup> acte ». (*Isvestia*, n<sup>o</sup> 269, 24/xi/23.) Et ceci qui est pire puisque l'auteur est mort : « Le Conseil des Commissaires du Peuple a publié un décret relatif à la refonte des pièces bourgeoises ou de certaines œuvres qui touchent à des articles du Code criminel. Sera refaite en premier lieu la *Puissance des Ténébres* de Léon Tolstoï ».

### Les collectivités et la personnalité humaine

Maufreuil se disait que les collectivités doivent n'être qu'un point d'appui pour la personnalité humaine, la fortifier, la grandir, et non l'absorber. L'individu qui s'étoufferait si ses racines ne plongeaient dans le milieu social, doit être nourri par cet humus, et non brûlé par un engrais trop riche ; ce n'est pas l'engrais qui est le but, c'est la plante. Au-dessus de la prospérité, de l'existence même d'un pays, se place le droit de l'individu à la vie, son droit de défense contre toutes les formes de destruction ou d'exploitation. Maufreuil envisageait l'individualisme non comme un moyen de piétiner ses semblables, mais au contraire comme une sauvegarde de toutes les individualités absorbant la notion de la patrie dans celle plus haute et plus vaste d'humanité...  
George ADRIAN.

Les *Traine-la-Gloire*, p. 157-158.

## Parabole

Un prêtre... un lévite... passèrent outre (Ev. selon Luc, X)

1. Je le connais comme si c'était moi-même et je sais que ses larmes sont véritables.
2. « Mon esprit n'a point quitté cette chambre — m'a-t-il conté dans la solitude où lui et moi avons coutume de nous rencontrer —
3. « Cette chambre où, un soir de novembre, j'ai senti son corps, son beau corps, son corps tiède frissonner, frémir, palpiter sous mes caresses ;
4. « Cette chambre haute qu'illuminait la seule clarté des souches qui brûlaient dans l'âtre ;
5. « Ces murs sur lesquels jouaient les reflets et les ombres des flammes rouges ;
6. « Cette chambre, mon esprit ne l'a point quittée ;
7. « Et ses baisers sur mes lèvres, leur parfum y séjourne encore. Les semaines et les mois n'en ont point amorti la passion ;
8. « Et ses paroles résonnent en mon cerveau comme le carillon d'un ange lointain ;
9. « Ses paroles qui disaient l'amour merveilleux qu'ensemble nous saurions vivre ;
10. « Et depuis, depuis... tu le sais, toi, j'erre et je ne distingue plus très bien ma route ;
11. « J'ai tout fait pour l'oublier, elle, et ses paroles, et ses baisers, et son corps, et cette nuit de novembre ;
12. « Et tu sais, toi, que j'ai tout fait pour l'oublier, jusqu'à me faire honte à moi-même,
13. « Et que je n'ai pas pu oublier ;
14. « Et j'ai clamé ma douleur et j'ai crié mon chagrin et j'ai sangloté ma peine.
15. « Vaincu et meurtri, j'en ai appelé à ceux qui veulent l'entraide dans le milieu actuel et le bonheur dans la société à venir.
16. « Je leur ai confié mon tourment — comme à des camarades ;
17. « J'espérais, en désespéré, qu'ils interviendraient, qu'ils me la ramèneraient ;
18. « Qu'ils parviendraient — qui sait — à rallumer en son cœur le feu qui couvait sous la cendre ;
19. « Mais ces associés et ces compagnons du présent, ces prédicateurs et ces prophètes de l'avenir, après m'avoir écouté, ont passé outre ;
20. « Sans doute parce que les blessures du genre de celle dont je souffre ne sont pas orthodoxes ;
21. « Ou qu'il n'est pas orthodoxe de s'employer à les panser ;
22. « Ou parce qu'on n'en peut tirer ni avantage ni profit pour la propagande ;
23. « Toujours est-il que compagnons et prophètes ont passé outre, me laissant à demi-mort, avec mon tourment et mon angoisse ».
24. Et je sais que celui que je connais comme moi-même dit vrai, que ses pleurs sont sincères et qu'ils ont passé outre.

E. ARMAND.

## PROPOS D'ÉDUCATEURS

### Je défends ma corporation

A. E. Armand.

Entr'autres aménités à l'adresse des Instituteurs, il a été dit ce que dans un groupe assez nombreux d'Instituteurs causant du certificat d'études, une seule s'était déclarée hostile à cette institution.

Cela m'étonne ; — car, dans toutes mes connaissances en fait de maîtres et maîtresses d'école, je crois n'avoir jamais rencontré personne qui eût à se louer du certificat d'études. On ne crie pas sur les toits qu'il est inutile, nuisible, inopérant ; — on le subit. — C'est déjà trop, disent les camarades anarchistes : on ne doit rien subir...

De gaieté de cœur, non. Mais nous aurons beau être spirituellement « en dehors » ; il n'en reste pas moins que nous sommes matériellement englobés dans une humanité bornée, et forcés de nous y adapter peu ou prou. Sans le phénomène de l'adaptation, aucune créature, aucune plante ne peut vivre et se survivre.

— Le certificat d'études ? Mais c'est la foule, c'est le troupeau qui l'acclame ; ce sont les parents qui le réclament à cor et à cri. Et il faut qu'un instituteur soit sûrement implanté dans un pays, il faut que sa réputation soit dûment établie, il faut que ce soit un fort, un très fort, pour oser dire : « Je n'en veux pas présenter ».

Il y en a pourtant, mes chers camarades, et j'en ai connus. Ne mettez pas tous ces pauvres pédagogues dans le même panier — accordez qu'il y ait un tant pour cent de sensés — et avant de leur jeter la pierre sur ceci, sur cela, demandez-vous si toute votre conduite peut être conforme à vos principes individualistes anarchistes. Et si vous pouvez vous passer toujours de la société — ou bien si vous êtes assez forts pour la braver à chaque pas.

— Vous avez parlé aussi de l'autorité que nous sommes censés représenter. Et des punitions ! — Oh là là. Et que diriez-vous de moi qui ne punis jamais, jamais, et qui n'ai pas eu plus de difficultés dans la discipline que les autres. — J'aime à les sentir heureux, les gosses, et les sanctions ne sont pas mon fait.

Il y a de grosses réformes à faire dans l'éducation des enfants, mais lesquelles ? Où est le vrai, où est le bon, où est le désirable ? « Quand un homme parfait en aura élevé un autre », disait Jean-Jacques, alors on connaîtra toute la puissance de l'éducation. »

Mais où est l'homme parfait ? et où est le critérium de la perfection ?  
Je vous le demande.

PERVENCHE.

Je sais fort bien que tel le vendangeur ou le trimardeur, l'instituteur est obligé de faire des concessions au milieu social — l'instituteur anarchisant, s'entend — mais la question, toute la question, c'est que ces concessions constituent — comme l'exposait si nettement dans un récent n<sup>o</sup> Gérard de Lacaze-Duthiers — une « reprise individuelle » sur le milieu. Je ne cherche point à être parfait, la perfection étant affaire d'appréciation individuelle ; je chercherai, si j'étais maître d'école — non point à appartenir à une corporation, mais à faire en sorte que ceux auxquels j'apprends à lire, à écrire, à compter et le reste aient bien conscience — de par l'enseignement que je donnerais — que les concessions que je fais au milieu ont pour but de « m'aider à le combattre ». E. A.]

Demandez-nous des listes de souscription et rappelez-vous que nous ne sommes pas de ceux qui fatiguent les camarades sous ce rapport. Depuis qu'à paru l'en dehors nous n'avons fait circuler que très peu de listes de souscription !